

dans sa personne. C'était la fille de la terre, pareille à ces mortelles de la Bible pour qui les anges épris abandonnèrent le ciel. La Grèce païenne eût fait d'elle une prêtresse de Diane ou de Vénus ; l'éducation religieuse lui avait donné toutes les grâces spiritualisées qui parent la vierge chrétienne.

La nature s'était plu à l'embellir des formes splendides qu'illustrent la palette des peintres et le ciseau de la sculpture ; les leçons du christianisme, l'exemple de la famille, le souvenir des aïeux avaient environné la statue de leurs chastes voiles ; l'influence de ces grandes idées avait communiqué son caractère immatériel à cette beauté terrestre. Quand une jeune fille a respiré la vertu sur le sein de sa mère, quand elle a, matin et soir, prié au pied de son lit, quand elle a marié ses chants au chant du prêtre, sous la voûte sainte des temples, quand elle a purifié sa vie de chaque jour dans les épanchements de la confession, il se répand autour d'elle un parfum délicieux de cette pudeur qui ne s'apprend pas, son front revêt un rayonnement de chasteté qui commande le respect, sa voix trouve des accents d'une douceur infinie, son regard toujours serein laisse apercevoir des profondeurs mystérieuses qui semblent une aspiration vers les cieux : ainsi m'apparaissait Claire de Langenais.

Simple, naïve, ignorant tout de la vie, ne sachant pas où finissait l'amitié, où pouvait commencer l'amour, elle se livrait sans réserve au sympathique entraînement qui la portait vers moi. Sa tristesse avait disparu ; la gaieté de l'innocence était revenue dans ses traits avec tout son abandon. Elle me prenait par la main pour me faire voyager dans ce labyrinthe de fleurs, sans se douter que le contact de cette main mettait mon sang en révolution. Quelquefois, après m'avoir redit le nom et les aventures d'un petit oiseau du Brésil ou de l'Inde, après l'avoir caressé de ses chastes baisers, elle l'approchait de mes lèvres sans comprendre que ces familiarités allaient me rendre fou.

Nous demeurâmes ainsi près d'une heure dans ce paradis harmonieux, verdoyant et parfumé, elle, causant, chantant et riant ; moi, la suivant sans conscience de moi-même, absorbé dans une contemplation muette, livré sans réserve au charme de mes rêves insensés.

Quand il fallut nous retirer, je la vis s'arrêter devant un rosier comme pour y cueillir une fleur ; elle hésita et se détourna de l'arbuste en me jetant un regard mutin. Je me rapprochai d'elle et je

lui dis avec un accent de supplication contenue :
— Ma cousine, vous me laissez partir sans me donner une fleur ?

— Vous ne paraissez pas y tenir beaucoup, me dit-elle avec un air de reproche.

— Oh ! m'écriai-je avec douleur, que dites-vous là ?

Elle répondit d'un ton un peu radouci, mais où perçait le souvenir de sa blessure.

— Vous n'avez pas gardé cinq minutes celle que je vous ai donnée hier.

Je portai la main dans ma poitrine où je l'avais cachée la veille, où je l'avais remise le matin, et je l'en arrachai presque violemment.

— La voici ! m'écriai-je avec explosion.

Mon geste, mes regards pleins de feu, ma voix tremblante d'émotion, cette fleur ainsi cachée dans mon sein produisirent sur cette sensitive un effet immense : je la vis frissonner, rougir et pâlir.

— Pardon ! me dit-elle, en relevant ses yeux baissés, pardon ! et aussitôt, s'inclinant sur le rosier, elle choisit avec un soin extrême, la plus belle de ses fleurs ; elle la cueillit et me la donna.

Je la portai religieusement à mes lèvres et je lui dis, cherchant à deviner sa pensée :

— Je voudrais avoir quelque chose à vous donner, ma cousine.

Je tenais encore à la main la fleur de la veille, fleur fanée, mais fanée sur ma poitrine, fleur toute chargée des effluves de l'amour. Claire leva vers cette rose symbolique ses beaux yeux chargés de langueur, mais elle ne répondit pas. Obeissant à une force mystérieuse plus puissante que la volonté, je lui tendis cette fleur, elle la prit en pâissant, et je sentis sa main glacée quand elle effleura la mienne.

Un nuagé passa devant mes yeux, je fis un mouvement vers elle, mais je m'arrêtai, calmé par l'excès même d'une émotion que j'éprouvais pour la première fois. Tant que j'avais pu douter si mon affection serait partagée, il y avait eu dans mes sentiments une âpreté, un désordre dont je n'étais pas maître ; maintenant, je ne pouvais douter : Claire, innocente comme l'enfance, venait de me révéler une sympathie dont elle ignorait la nature, mais dont je sentais qu'elle ne s'affranchirait plus. Une fois en possession de mon bonheur, je n'avais plus qu'à le savourer en paix. Dans cette communion de sentiments avec la douce créature que je t'ai dépeinte, toutes mes impressions revêtaient une suavité que je

croyais impossible. Combien de fois, dans les jours de mon égarement, n'avais-je pas proclamé que l'amour, affranchi des emportements de la passion, est une vaine chimère. Eh bien ! la chimère était une réalité.

Quand nous sortîmes de la volière, je ne vis plus ma fleur dans la main de ma cousine ; mais pourquoi m'en serais-je inquiété ? Une voix secrète ne me disait-elle pas que de mon cœur elle était passée sur le sien !

La veille, enthousiasmé par le brillant génie de Berthe de Langenais, j'avais été frappé de la poésie sérieuse et mâle qui resplendissait dans cette muse du passé. J'avais dit à cette fille aux cheveux noirs, à la voix vibrante, au regard profond, aux récits sévères, évoquant des spectres et des ruines, laissant tomber sur les tombeaux de funèbres oraisons : Vous êtes la poésie brune. De même j'aurais pu dire à cette autre jeune fille, éclatante comme un rayon, chantant avec les oiseaux, souriant parmi les fleurs, bondissant au milieu des prés, livrant à l'air ses cheveux d'or : Vous êtes la poésie blonde.

Cette idée, bizarre peut-être, se développa dans mon esprit, et, pour moi, Berthe de Langenais, imposante comme le souvenir, devint la poésie brune ; Claire, la bien-aimée, riante comme l'espérance, s'appela la poésie blonde.

XII.

LE PORTRAIT.

Après la scène que je viens de raconter, quand je me trouvai seul, recommencèrent mes perplexités : bien que la nature en fût changée, leur violence était demeurée la même. Entre Berthe et Claire, mon cœur n'hésitait plus, mais la raison balançait encore. Si je me posais cette question ; quelle est celle que je préfère ? aucun doute ne m'était permis ; mais lorsque des hauteurs abstraites du sentiment je descendais dans la vie réelle ; quand je me disais, il faut épouser Claire, la série des raisonnements impitoyables de Louis Monot me revenait en mémoire. L'homme positif n'avait révélé qu'avec trop de justesse les désastres qui m'étaient voilés par la poésie de l'entraînement. Que faire ?

Le regret de renoncer à une grande fortune, aux satisfactions du luxe, aux avantages sociaux de la richesse, à la puissance qu'elle attribue, s'effaçait de ma pensée pour n'y laisser d'autre

sentiment que les joies d'un amour rempli de promesses. L'influence morale de cette jeune fille si pure, la contagion de son exemple me gouvernaient déjà d'une manière presque absolue. Je me sentais purifié au contact de cette chasteté ; mes rêves, dégagés de l'avidité brutale que tu leur as vue, n'aspiraient plus qu'au bonheur tel que je l'entrevois dans son amour. Mais, en me rappelant sur le terrain des choses positives, la raison m'y terrassait, et je me disais en frémissant : Impossible !

Louis Monot m'avait laissé pour adieu ces mots terribles :

— Dans cet amour où ta passion voit le ciel, ma raison voit un enfer pour Claire de Langenais.

Et toutes ses paroles me revenaient en mémoire, prenaient un corps dans mon imagination, et je les voyais danser autour de moi comme des spectres, avec des rires amers. Oh ! s'il ne se fût agi que de moi ! Métamorphosé comme je l'étais depuis deux jours, soutenu par une force morale voisine de l'exaltation, les rigueurs de la pauvreté ne m'eussent point effrayé ; mais je me sentais pris d'une désolation sans mesure à la pensée que je précipiterais ma bien-aimée dans l'abîme auquel j'étais voué.

Eh ! triple insensé ! me disais-je alors, il y a quelques années encore, tu avais une fortune, une grande indépendance ; Dieu t'avait fait cette rare faveur. Au lieu de comprendre les devoirs qu'elle impose, tu en as stérilement abusé ; tu t'es abandonné, tête baissée, aux plus banales folies ; tu as jeté ton dernier écu dans un verre le jour de ta dernière orgie. Quoi ! si je n'avais pas gaspillé cette fortune, rien ne s'opposerait à mon mariage ! Demain, j'épouserais Claire, demain le monde me serait ouvert, je pourrais l'emmener avec moi partout où il lui plairait de me dire : Allons ! J'aurais pu lui faire une existence pleine de repos et de bien-être. Rien, rien ne s'opposerait à mon bonheur ; et parce que je me suis laissé dépouiller comme un niais de tout ce qui faisait ma force, maintenant, la vie m'est fermée. Ah ! c'est justice !

Ma tête tomba dans mes mains, et je me mis à pleurer. Après ces lamentations sur les choses matérielles, des scrupules singuliers se dressaient dans mon esprit. Je me disais :

— Mais qui suis-je donc pour aspirer à la main de Claire ? J'ai vécu sept ans dans le Paris qui est un enfer et une fournaise d'ignominie, et voilà que je veux unir ce passé à celui

d'une enfant pure comme les anges. Je me suis fait une gloire de mon cynisme : j'ai tout nié, tout blasphémé ; j'ai jeté ma santé, mon or, mon cœur, mes nuits et mes jours sous les pieds de viles courtisanes qui ont foulé tous mes trésors de jeunesse, et j'ose penser à ceci que je deviendrai le mari, l'amant de cette jeune fille simple comme les fleurs, sainte comme le Paradis.

Quoi ! matériellement ruiné, moralement flétri, j'ose me bercer de pareilles espérances !

Tu vois, mon ami, quels nuages s'amassaient en moi : mais, produits par une impression violente, ils ne tardaient point à céder à une impression contraire. J'étais entre deux états qui, chacun, produisaient leurs effets : l'isolement et la vue de Claire. Dans l'isolement, je retombais sur moi-même et sur mon sujet de désolation ; quand j'étais devant elle, un regard de cette charmante fille faisait évanouir toutes mes douleurs ; dans ce regard, je lisais le pardon à côté du repentir. Ainsi fut-il au moment où je la revis.

Elle était au salon avec son père et Berthe.

Délicieux instants ceux que je passais ainsi près de ces trois personnes ! J'y trouvais des impressions de paix et d'élévation morale ; jamais calme plus profond n'aurait pu se révéler à moi, si l'amour ne m'avait causé de secrets bouleversements.

Berthe, assise sur une causeuse, passait sa main blanche dans la chevelure d'or de sa cousine, dont la tête était à demi renversée sur son épaule ; Claire, ainsi posée, rappelait le disciple bien-aimé reposant sur le sein du sauveur des hommes.

— Oh ! comme vous êtes bien ainsi, m'écriai-je, quel délicieux petit tableau on ferait avec vos deux têtes !

— Mais, mon cousin, dit Berthe en souriant, vous dessinez, si je ne me trompe ; vous peignez même parfaitement.

— Parfaitement est de trop, ma cousine.

— Dessinez-vous au pastel ? me dit Claire en se levant à demi.

— Un peu.

Claire bondit hors du salon et revint presque aussitôt avec une boîte de pastel et du papier de toutes couleurs.

— Allons, me dit-elle, il faut subir les conséquences de votre aveu.

— Les conséquences seront pour vous, surtout, qui allez poser.

— Comment, poser !

— Mais oui, ma cousine, poser. N'est-ce pas vous et Mlle Berthe qui m'avez donné l'idée de prendre les crayons, quand je vous ai vues toutes deux poser pour un si joli groupe ?

— Allons, fit Berthe, il faut nous exécuter. Quant à moi, je poserai sans peine ; mais toi, dit-elle à Claire, toi qui ne peux rester en place, ce sera plus difficile.

— Moi, dit Claire en s'asseyant, je serai plus sage que toi. Nous allons voir.

J'arrangeai les deux cousines comme je les avais vues en entrant, et je m'établis en face d'elles, prêt à mettre dans cette esquisse tout mon talent et toute mon âme.

O mon ami ! quel groupe délicieux, quelle inspiration pour un peintre, pour un sculpteur ou pour un poète ! Quel chef-d'œuvre pouvait sortir de ce modèle ! Berthe, vêtue de noir, comme toujours, coiffée avec des nœuds de rubans cerise, légèrement renversée sur le dossier de la causeuse ; Claire, toute en blanc, cheveux dorés, appuyée sur l'épaule de sa cousine, enveloppée par un de ses bras, tandis que leurs mains se joignaient sur leurs genoux. Il y avait dans le salon un camélia blanc chargé des plus belles fleurs ; j'en détachai deux, que j'arrangeai moi-même dans les bandeaux de ses blonds cheveux. Comme ma main tremblait ! et comme elle-même était à la fois confuse et joyeuse pendant que je la peignais ainsi !

Malgré le sans-çon un peu brutal avec lequel Louis Monot a ravalé mon talent de peintre, tu sais comment je manie le pastel. Je me sentis réellement inspiré, l'ébauche naquit sous mes doigts avec une rapidité merveilleuse ; M. de Langenais, placé derrière moi, poussait des cris d'admiration où je trouvais l'assurance de mon succès. Tout à coup une autre voix se fit entendre derrière moi, qui disais comme M. de Langenais :

— Très bien ! parfait ! frappant !

Cette voix était celle du curé de Notre-Dame, entré sans que je m'en fusse aperçu.

Il s'établit sur un fauteuil, à quelque distance, de manière à pouvoir observer à la fois les modèles et le peintre. Je ne pris pas garde à cette disposition stratégique de l'ancien colonel de cuirassiers de la garde. J'avais, en vérité, bien autre chose à remarquer dans ce monument.

Le travail que j'exécutais me permettait d'élargir du regard, pendant des heures entières, les deux perfections qui posaient devant moi ; un champ libre s'ouvrait aux vagabondages de

mon esprit et de mon cœur ; je voyais Berthe, grave, sereine et belle, avec les yeux d'un artiste ; je ne pouvais regarder Claire qu'avec la pensée de l'amant. La pauvre enfant comprenait sans doute, dans mes regards, cette langue éternelle que nul n'enseigne et que nul n'a besoin d'apprendre, parce que Dieu l'a mise au fond de tous les cœurs ; elle la comprenait, car plus d'une fois je la vis embarrassée et rongissante.

Conçois-tu mon bonheur, à moi qui l'aimais éperdument et qui étais en droit de lui dire :

— Ma cousine, regardez-moi.

C'est-à-dire, laissez-moi dévorer tout à mon aise vos yeux, que je n'ai encore pu rencontrer que par surprise ; ne les baissez jamais, alors même que vous rencontrerez les miens tout chargés d'amour.

Oh ! comme pendant cette heure délicieuse avaient disparu de mon esprit toutes les préoccupations de la vie réelle ! comme je m'abandonnais à la fougue de cet entraînement ! comme ma pensée parcourait librement d'impossibles horizons ! Pourquoi ne peut-on pas mourir après de tels enivrements, et s'enfuir avec ce qu'on aime vers les sphères rêvées d'un bonheur inaltérable et sans fin !

Tout ce que ma pensée voyait, tout ce que mon cœur sentait fut traduit par mes regards éperdus ; Claire me comprenait, je le voyais à sa rougeur, aux agitations de son sein qui battait sous la mousseline blanche. Si, de loin en loin, une idée rapide me reportait aux impossibilités, aux terreurs qui, naguère, m'avaient arraché des larmes, maintenant je la rejetais, je n'y voulais plus songer, je fermais les yeux. Claire était ma vie et mon bonheur ; y renoncer me devenait impossible ; la mort mille fois m'eût été moins à redouter que sa perte.

Au bout d'une heure, je rendis la liberté à mes cousines ; mon travail était fini ; tracée dans le feu de l'inspiration, l'ébauche de ces portraits inachevés recevait un cachet de vie et de vérité qu'une exécution plus complète eût peut-être affaibli.

J'eus d'abord la pensée de ne me point dessaisir de ces deux portraits ; mais je les abandonnai à M. de Langenais, en pensant que nulle force humaine ne me ravirait celui des deux modèles que déjà je considérais comme à moi.

A ce moment, le curé de Notre-Dame m'aborda, doux et grave, et me dit :

— Monsieur de Langenais, j'ai besoin de causer avec vous ; allons faire un tour au jardin.

Il y avait quelque chose de particulièrement sérieux dans la voix de ce vieux prêtre ; j'en fus saisi brusquement et, sous l'empire d'une émotion solennelle que je ne m'expliquais pas, je descendis avec lui. Le vieillard s'appuya sur mon bras, et ni l'un ni l'autre, nous ne rompîmes le silence, jusqu'au moment où nous arrivâmes dans la grande allée plantée de maronniers séculaires ; de là on pouvait apercevoir au loin et de tous côtés ; nul ne viendrait ou n'entendrait sans être vu ; notre conversation ne devait pas avoir de témoins.

— Mon ami, me dit le vieux prêtre en abaissant sur moi un regard fixe que je ne soutins pas, vous êtes en train de commettre une folie.

Ces mots furent comme un coup de tonnerre au milieu d'un rêve. Je le compris, il avait tout deviné ; le sang afflua vers mon cerveau, j'eus deux secondes de vertige. On m'eût accusé et convaincu d'un crime, je n'aurais pas été plus confondu. Qu'allait me dire ce prêtre ? Je balbutiai péniblement :

— Une folie ! quelle folie ?

— Mon ami, reprit affectueusement le bon vieillard, je vais m'expliquer très clairement, quoique vous m'avez déjà compris. Vous me connaissez, j'ai vingt-cinq ans de service militaire, et je suis prêtre. Vous pouvez voir en moi tout à la fois le curé de Notre-Dame et le colonel de cuirassiers ; au soldat et au prêtre un homme comme vous doit parler avec confiance. De plus, je suis, vous le savez, l'ami de votre famille ; j'ai vu naître vos deux cousines, je les ai baptisées, je leur ai donné l'éducation chrétienne qui fait les épouses fidèles et les bonnes mères de famille ; ce sont mes filles adoptives. Vous semble-t-il que j'aie quelques droits à m'occuper de leur bonheur ? Le croyez-vous ?

— Oh ! monsieur, répondis-je avec feu, nul plus que vous n'a ce droit. C'est plus qu'un droit ; c'est un devoir.

— Bien, me dit-il, bien, mon enfant. Vous me permettez de vous parler avec une franchise absolue ?

— Je vous le demande.

— Eh bien, écoutez-moi. Vous êtes en train de commettre une folie. Voici comment.

Vous êtes venu pour voir et apprécier votre cousine Mlle Berthe de Langenais. Vous êtes venu pour l'épouser dans le cas où, des deux parts, il y aurait eu convenance mutuelle de per-

sonnes, de goûts et de sentiments. Vous l'avez vue, vous l'avez trouvée belle; vous l'avez entendue, vous l'avez jugée ce qu'elle est, supérieure par l'intelligence; vous avez cherchée à pénétrer le secret de son cœur, et vous avez rencontré ce cœur tel que vous pouviez le désirer dans une épouse aimée. Vous vous êtes dit: A part toute considération de fortune, j'empousserai ma cousine, parce qu'elle convient à mon goût, à mon intelligence, à mon cœur. Vous vous êtes dit cela?

— C'est vrai.

— Berthe vous a jugé de son côté; vous lui avez plu, et d'autant mieux que vous aviez cherché à lui plaire; comme vos regards et vos paroles ont exprimé une affection que vous ressentiez alors, elle vous rend aujourd'hui cette affection. Ce n'est plus par convenance de famille, c'est par goût qu'elle vous donne sa main; M. de Langenais regarde ce mariage comme arrêté. Dans notre esprit à tous, l'avenir de Berthe est fixé et fixé par vous.

Eh bien! maintenant, vous aimez Claire de Langenais.

— C'est vrai! répondis-je de l'air d'un homme qui marche à la mort.

— Bien! vous êtes franc. S'il n'y avait d'affection que de votre part, je m'en inquiéteraï moins, parce que vous êtes homme; vous avez du caractère et surtout de l'honneur. Si l'on vous demandait un sacrifice, monsieur de Langenais, vous sauriez le faire.

— Je baissai tristement la tête. Il poursuivit avec lenteur:

— Mais vous avez déjà causé beaucoup de mal à cette pauvre enfant.

— Quoi! vous croyez?... lui dis-je, comme s'il m'eût été possible de douter.

— Je ne crois pas, me dit-il, j'en suis sûr.

Quel sentiment d'affreux égoïsme l'amour allume en nous, mon ami! Dans cette affirmation: je suis sûr que vous avez fait beaucoup de mal à cette pauvre enfant, je trouvai l'occasion d'une âpre jouissance. A tout risque et à tout prix, avant tout, je voulais être aimé d'elle. En recueillir une certitude nouvelle, c'était ma joie.

Oui, continua le bon vieillard, dont ici je buvais les paroles, j'en suis sûr. Pendant que vous faisiez ce portrait, j'ai suivi vos regards et je vous ai deviné; mais j'ai observé aussi le visage de l'enfant, et je n'ai vu que trop bien les désordres de son pauvre cœur. Le mal est fait, mal-

gré vous, je n'en doute pas, mais il est fait. Comment le réparer? Il faut y aviser ensemble.

En admettant que le mariage avec Berthe puisse être rompu, ce qui me paraît difficile, à moins de briser un cœur qui déjà vous appartient, vous ne pouvez songer à épouser Claire. Elle n'a point de fortune, et vous n'en avez pas non plus. Humainement, ce serait une folie.

— Mais lui dis-je, ce n'est pas vous certainement qui ferez consister le bonheur du mariage dans un rouleau d'or!

— Non, me répondit-il avec empressement, non, certes pas; et s'il m'était bien démontré que votre mariage avec Claire est déterminé par des causes providentielles, loin de m'y opposer, je le favoriserais de tout mon pouvoir.

— Eh bien! lui dis-je avec entraînement et le regardant en face, il est providentiellement arrêté que Claire sera ma femme. Je l'aime éperdument, et je n'aime qu'elle.

Toutes les considérations de fortune, je les ai pesées, je les ai mises en balance du bonheur qui m'est promis. Si elles m'ont arrêté, c'est pour Claire et non pour moi. Mais vous l'avez élevée, vous la connaissez; répondez-moi vous-même: Claire sera-t-elle capable de supporter les privations de la médiocrité avec l'époux qu'elle aura choisi?

— Oh! Claire sera la femme forte de l'Evangile; mais vous?

— Moi je l'aime!

— Je ne puis vous laisser courir, les uns et les autres, à l'aventure d'un entraînement irréfléchi. Vous-même, en homme d'honneur et de de raison, vous devez attendre. Je ne reconnaitrai de signes providentiels au mariage que vous désirez si je n'ai bien constaté, de part et d'autre, une affection réciproque, très calme, très sérieuse, très enracinée, une affection chrétienne.

Du reste, ajouta-t-il en hochant la tête, il est possible que M. de Langenais vous refuse sa fille.

Je bondis comme s'il m'eût blessé.

— Me refuser sa fille? Et pourquoi?

— Mais, d'abord, vous n'avez pas de fortune; le père peut s'inquiéter sur votre avenir à tous deux.

Je grinçai des dents contre moi-même: il avait raison.

— Puis, ajouta-t-il, M. de Langenais a les scrupules d'un homme d'honneur. Il vous a vu venir ici pour épouser sa nièce. Vous êtes chez elle et non chez lui; toute la ville connaît nos

projets; il a déjà la conviction que c'est une affaire arrêtée; vous-même avez fait naître en lui cette conviction; il aime Berthe comme sa fille, et il voit bien que Berthe, dont les sentiments ont une grande énergie, vous a déjà donné tout son avenir dans une pensée qui ne changera pas. M. de Langenais se laissera-t-il arracher un consentement qui fera le désespoir de sa nièce? Vous devez en douter, tout comme moi.

J'étais atterré.

— Voyons, continua-t-il, soyez homme! Voulez-vous suivre mon conseil?

— Parlez.

— Mais là, dit-il en souriant, comme si j'étais votre confesseur et que vous fussiez le plus soumis des pénitents?

— Parlez! parlez! lui dis-je avec un douloureux effort. Si je dois sacrifier ma vie, mon bonheur, tout enfin, au repos de ces deux jeunes filles, je suis prêt! Je les aime toutes deux, l'une comme une sœur, et l'autre... l'autre...

Je fondis en larmes. Le bon vieillard attira sur son cœur ma poitrine soulevée par les sanglots.

— Pauvre enfant! me dit-il en laissant tomber lui-même une larme sur sa joue, vous l'aimez donc bien?

Mes pleurs répondirent pour moi.

— Calmez-vous, continua-t-il après un silence; tout s'arrangera. Dieu est bon. Ecoutez-moi, voici mon avis; vous le suivrez; il y va de leur repos:

Ne laissez rien transpirer, ne faites rien qui puisse en rien augmenter l'affection que cette pauvre Claire a déjà pour vous; soyez réservé vis-à-vis d'elle; mettez un voile sur vos yeux. Je vous demande quelques jours, quelque jours seulement; me le promettez-vous?

Je fis un signe d'assentiment.

— J'ai votre promesse, je m'y confie. Demain, je verrai Claire et sa cousine; je sonderai ces deux cœurs que vous avez blessés et qu'il faut guérir. Allons! soyez calme, et tenez votre promesse. Je vais prier pour vous et pour elles.

XIII.

SAINT-LAMBERT.

Quand le dîner nous eût réunis comme d'habitude, je m'efforçai de ne rien laisser paraître de la tristesse où m'avait jeté cette conversation; mais j'étais effrayé maintenant de ma position

vis-à-vis de Berthe, et de l'affection qu'elle me témoignait, cause probable d'une catastrophe douloureuse entrevue par mon imagination. Le visage de mes deux cousines avait revêtu cette mélancolie rêveuse qui s'éveille avec un premier amour. Il y eut, de part et d'autre, une affectueuse réserve; on parla peu, mais que de choses cependant sous le voile de nos phrases inachevées!

Un incident inattendu me délivra de l'obligation où j'étais de passer la soirée à l'hôtel Langenais; au dessert, un domestique me remit une carte de visite timbrée du nom de Saint-Lambert; elle portait au verso; « J'ai besoin de toi ce soir. — Hôtel du Parc. »

— Voici, dis-je à mes cousines, qui me privera du plaisir de passer la soirée avec vous.

— Ah! monsieur de Saint-Lambert, s'écria Claire, celui que j'ai vu chez lady Blackstone.

— Lui-même, ma cousine.

— Allons, dit Berthe, l'amitié a des devoirs qu'il faut respecter; nous vous rendons votre liberté.

Je trouvai Saint-Lambert à l'Hôtel du Parc, tel que je l'avais laissé à Paris, toujours calme et la lèvre relevée par un sourire sceptique. A quelque événement sérieux qu'il fût mêlé, je n'ai jamais surpris d'émotion dans cette nature brûlante au-dessous, froide à la surface.

— Que viens-tu faire à Dijon? lui demandai-je en entrant.

— Rien me répondit-il; je passe.

— Pour aller...

— En Suisse et en Italie. Et toi?

— Moi je suis ici pour ce que tu sais.

— Quand te maries-tu?

— Bientôt.

En ce moment, la porte s'ouvrit, c'était Louis Monot.

— Vous allez dîner avec moi, nous dit St-Lambert.

— Merci, répondis-je, j'ai dîné.

— Quant à moi, dit Monot, j'accepte sous condition; n'oublions pas que je suis ici procureur de la République. La tempérance est une vertu forcée de la magistrature.

Saint-Lambert essaya vainement de recommencer avec Monot la scène de la Maison-d'Or; le magistrat fut intraitable; il ne but que de l'eau rougie et de la tisane de Champagne.

— Je veux profiter de l'occasion, dit Louis Monot, pour renouveler à notre ami Robert ma mercuriale de l'autre jour.